

## Recherches sociographiques



Chad GAFFIELD (dir.), *Histoire de l'Outaouais*

Pierre Louis Lapointe

---

Volume 37, Number 3, 1996

Dynamiques territoriales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057077ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057077ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Lapointe, P. (1996). Review of [Chad GAFFIELD (dir.), *Histoire de l'Outaouais*]. *Recherches sociographiques*, 37(3), 586–589. <https://doi.org/10.7202/057077ar>

Chad GAFFIELD (dir.), *Histoire de l'Outaouais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 879 p. (Les régions du Québec, 6.)

Cette imposante *Histoire de l'Outaouais*, sixième parution de la collection Les régions du Québec, prend la relève du *Nord de l'Outaouais*, publié en 1938 sous la direction du père Louis TACHÉ, c.s.sp.

La première partie est consacrée à un survol géographique et aux six mille ans qui précèdent la colonisation de l'Outaouais par les Blancs. La deuxième partie couvre la période 1791 à 1886, la troisième va de 1886 à 1940 et la quatrième, de 1940 à nos jours. On consacre plus de trois cents pages à la période la plus récente, cent quatre-vingt-quinze à la précédente et cent quarante-cinq à la deuxième partie. Abstraction faite du chapitre 9 sur «L'économie rurale» de Normand FORTIER, véritable chef-d'œuvre de synthèse, ce sont les première et quatrième parties qui nous paraissent globalement les mieux réussies.

Il y a peu à redire de l'introduction au «Milieu physique» de l'Outaouais de Jean-Marc SOUCY. La présentation aurait gagné cependant à être un peu moins technique. Celui qui n'est pas un familier de la terminologie arboricole, par exemple, aurait aimé que l'on illustre les espèces les plus représentatives de l'Outaouais.

Le survol de la préhistoire et des premiers habitants de l'Outaouais fait le point sur l'état actuel de nos connaissances à cet égard. C'est une synthèse bien réussie. Une ombre au tableau cependant : Gérard PELLETIER et André CELLARD succombent à la tentation anthropologique et romantique du «Bon sauvage», ce qui les amène à déclarer la guerre au «concept historiographique» entaché «d'ethnocentrisme» qui définissait l'Outaouais d'avant 1800 comme un «simple lieu de passage» (p. 19, 20 et 43). Or, il n'y a rien dans cette notion qui nie la présence amérindienne dans l'Outaouais avant la colonisation blanche; il y a plutôt affirmation de l'incontournable «Révolution néolithique»: l'appropriation sédentaire du sol et de l'espace pour fins agricoles.

Le ton du récit laisse à désirer. Les auteurs auraient gagné à emprunter l'approche nuancée d'une Lina GOUGER. (Voir *L'acculturation des Algonquins au XVII<sup>e</sup> siècle*, thèse de maîtrise, Université Laval, 1987.) Il est d'ailleurs malheureux que cet ouvrage n'apparaisse pas en référence de cette partie de l'*Histoire de l'Outaouais*. Le parti pris des deux auteurs les amène à jeter le blâme de manière trop exclusive sur les missionnaires pour le choc microbien dont ont été victimes les Amérindiens (p. 82), sous-estimant ainsi la présence d'interprètes, de commerçants et de militaires auprès de ces mêmes populations, à réduire à peu de choses l'épisode de Dollard des Ormeaux et à noircir délibérément le rôle «ambigu» de ce personnage, parti en expédition, semble-t-il, pour «piller de petits groupes Iroquois» (p. 92), et à passer sous silence le fait, primordial, que la fameuse proclamation royale du 7 octobre 1763 définissant les territoires indiens et les «Pays-d'en-haut» en excluait l'Outaouais. (On se référera à ce propos à la carte du géographe Eman BOWEN intitulée «North and Central America and West Indies» (c. 1763), *Public Record Office*, London. C.O. 700, no. 35. Copie déposée aux Archives nationales du Québec à Québec.)

La dernière partie de l'ouvrage éclaire l'évolution de l'Outaouais québécois depuis les débuts de la Deuxième Guerre mondiale. Les contributions de Caroline ANDREW, d'André BEAUCAGE et de Jacques André LEQUIN méritent d'être signalées. La présence gouvernementale, la désindustrialisation et la tertiarisation de l'économie, le jeu des syndicats et des mouvements sociaux ainsi que la vie politique y sont fort bien décrits. Il en va de même des cha-

pitres qui abordent l'évolution religieuse, scolaire, sociosanitaire et socioculturelle. On ne peut cependant passer sous silence un certain déséquilibre dans le traitement et une propension à faire appel à la « Grande noirceur » et autres clichés de la « Révolution tranquille ». Comment expliquer l'espace consacré au syndicalisme, au féminisme et aux mouvements de contestations de l'Île-de-Hull et la quasi-absence de référence aux Chambres de commerce ?

L'Église catholique a le dos large et sert facilement de bouc émissaire. Le lecteur non prévenu flaire un certain mépris sous l'affirmation péremptoire que son « attitude triomphaliste se vérifie à tous les niveaux du processus de socialisation de la collectivité régionale » (p. 619), traduisant « avec force cette volonté d'encadrement tentaculaire qui meut l'Église catholique » (p. 621). Au Congrès marial d'Ottawa en 1947, il règne selon Jean HAMELIN, une « atmosphère carnavalesque » (cité p. 623). L'éminent historien poursuivait cependant : « derrière les apparences, Ottawa vit une grande aventure de la foi... la foi simple de la foule ». (*Histoire du catholicisme québécois. Le XX<sup>e</sup> siècle. De 1940 à nos jours*, Montréal, Boréal, 1984, p. 108.) Notre auteur a conservé subrepticement le terme « aventure » (p. 625), mais dans un tout autre sens que ce qu'y mettait Hamelin. Le rapport à la foi en est totalement occulté. On blâme l'Église pour « l'immobilisme des structures pédagogiques » (p. 645) et pour « la tare première » d'un système qui ne permet pas de « déboucher... sur le monde universitaire » (p. 647). On attribue à la hiérarchie catholique l'ambition de contrôler les consciences par l'encadrement associatif, tout comme on préjuge de l'intention des patrons de vouloir accroître leur contrôle des employés par l'organisation et le financement du sport et des loisirs de leurs ouvriers (p. 649). Tout ce qui vient du milieu catholique et patronal prend l'allure d'un sinistre complot. C'est la perspective anticléricale, antipatronale, anticatholique et antiduplessiste qui est « politiquement correcte ». Bien difficile alors de rendre justice à la foi de charbonnier qui animait les foules et de faire revivre avec sympathie l'enthousiasme des jeunes campeurs du Camp Saint-Louis lors du grand départ dans la salle des pas perdus de la Gare Union d'Ottawa. L'image réductrice de l'Église, de la hiérarchie et du duplessisme que nous sert l'*Histoire de l'Outaouais* est presque un insulte à l'intelligence et au vécu de toute une génération. On ignore les tensions qui opposaient les membres de la hiérarchie et les luttes que menèrent religieux et religieuses contre le monopole des collèges classiques et on méconnaît inexcusablement la réalité ontarienne, où l'accès à l'Université était contrôlé par l'Université de Toronto avec les « terribles » examens de 13<sup>e</sup> année.

Quant aux deuxième et troisième parties de l'*Histoire de l'Outaouais*, elles sont déconcertantes à plus d'un titre. Si les auteurs s'en étaient tenus à l'élaboration d'une description bien documentée de l'évolution économique, sociale, culturelle et institutionnelle de l'Outaouais, ils nous auraient livré une bonne synthèse. Mais on a voulu réécrire l'histoire de l'Outaouais en contestant la plupart des interprétations acquises. Il en résulte une longue valse-hésitation de problématiques, parfaitement déroutante pour le lecteur moyen et même pour l'initié du monde universitaire. On conteste la théorie des *staples* sans la rejeter entièrement (p. 173-175); on adopte une périodisation contraire au découpage traditionnellement retenu par les meilleurs spécialistes de l'industrie du bois et axé sur l'émergence du marché américain du bois de sciage au milieu de XIX<sup>e</sup> siècle; on rejette l'importance des « barons du bois » (p. 164) tout en reconnaissant aux Philemon Wright, John Egan, J.R. Booth, E.B. Eddy, George Bryson et James MacLaren un rôle de premier plan; on insiste enfin sur les « clivages sociaux » (p. 400), sur les « facteurs socio-économiques » (p. 246) et sur le « contexte économique régional » (p. 241) pour expliquer l'évolution culturelle de l'Outaouais. On s'empresse d'affirmer que les travailleurs ne peuvent être « désordonnés et irresponsables »

(p. 213), et, face à la violence des «Shiners», on fait valoir, après une allusion sibylline à «l'arrachage des yeux», «que ces élites ont, elles aussi, leurs propres formes de violence» (p. 215).

Pour l'essentiel, la question nationale et canadienne-française est évacuée du récit et de l'interprétation. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Chad GAFFIELD met en doute la pertinence des clivages ethniques comme facteur d'explication dans l'histoire de l'Outaouais (p. 216, 217, 219, 220, 241), s'évertuant à ne voir que «guerre de gangs» et rivalités de cliques d'entrepreneurs forestiers dans la «Guerre des Shiners», par exemple. Il ne lui vient pas à l'idée de faire le rapprochement qui s'impose entre ce conflit et ceux du port de Québec en 1857 et en 1879 opposant les Irlandais aux Canadiens français. (Voir Robert J. GRACE, *The Irish in Quebec...*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 91-92.) La segmentation ethnique et religieuse s'explique, selon lui, par les liens de parenté (p. 181-182). Les gens ne se regroupent pas pour des raisons d'appartenance ethnique, religieuse ou linguistique, soutient-il, mais parce qu'ils sont apparentés (p. 181-182). Si les travailleurs forestiers se considèrent «comme faisant partie d'un groupe ethnolinguistique», c'est, dit-il, à cause de l'organisation du travail qui existe dans les chantiers. Par souci d'efficacité, la main-d'œuvre est regroupée par ethnie, et ce, dans le cadre d'une «culture plus générale de la masculinité». Plus loin, dans la troisième partie, Odette VINCENT-DOMEY ajoute une nouvelle dimension à cette interprétation: elle jette l'anathème sur les nationalistes. Pour elle, «l'élite cléricico-nationaliste» (p., 406) est l'ennemi à débusquer et l'idéologie bourgeoise, élitiste et nationaliste, la philosophie qu'il faut démasquer (p. 376-377, 431 et 434).

La vision féministe revient, lancinante, assaillir le récit. Pas question, par exemple, même si «individuellement, les motifs d'entrée en religion varient» (p. 364), d'imaginer une motivation proprement religieuse pour ces femmes qui entrent en communauté. Odette Vincent-Domey insiste sur «l'occasion rare de faire carrière» que cela représentait pour elles (p. 364). Le parti pris de l'auteur ne lui permet pas de saisir l'importance des facteurs ethniques et religieux qui se profilent vraisemblablement derrière la décision des Québécoises qui quittent, en 1907, les rangs du National Council of Women. L'infatigable Bertha Wright, philanthrope d'Ottawa (p. 407), s'était fait connaître pour ses positions anticatholiques à plusieurs reprises. En 1890, elle s'était portée à la défense du prosélytisme protestant, à Hull, lors de l'émeute de la «Petite ferme» et, plus tard, elle s'était opposée à la vente du domaine d'Alonzo Wright aux Pères du Saint-Esprit. (*Le Spectateur de Hull*, 7 février 1890, p. 2; 10 février 1890, p. 2; 11 février 1890, p. 3; 14 février 1890, p. 2; 18 février 1890, p. 2; 21 février 1890, p. 2; 25 février 1890, p. 2; 28 février 1890, p. 2; 7 mars 1890, p. 2. Voir aussi: *ANQ-Québec*, E 17/93, n° 5026 de 1890. Paul Guay, «Brève histoire du Collège Saint-Alexandre», *L'enseignement secondaire*, XL, 3, 1961, p. 3-6.) Ces gestes ne pouvaient qu'entacher la réputation du groupement dont elle était l'un des principaux piliers et susciter un mouvement de rejet chez ces Canadiennes françaises catholiques.

Un ouvrage qui consacre 29 pages aux femmes et au féminisme, 52 au syndicalisme, 37 au catholicisme, 6 au protestantisme et moins de 9 à la «diversité linguistique» (p. 861-869), c'est-à-dire ethnique, dans une région qui s'apparente à l'Estrée sur les plans ethniques et religieux, ne peut pas refléter adéquatement l'histoire et l'évolution de l'Outaouais québécois. Cette incapacité d'aborder franchement la question des relations ethniques et religieuses et d'accorder sa juste place à ces facteurs explicatifs relève, selon nous, d'une utopie identitaire bonne-ententiste.

Dans son compte rendu de l'*Histoire de la Côte-du-Sud* (*Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48, 2, 1994, p. 265), Serge GAGNON en arrive à la conclusion que le livre d'Alain LABERGE et de son équipe est un « heureux compromis entre les attentes des commanditaires et du lectorat régional, et les exigences de l'écriture scientifique ». Nous aurions aimé arriver à la même conclusion pour l'*Histoire de l'Outaouais*... Le lectorat régional, hélas, y trouvera mal son compte : la chaleur de l'appartenance à l'Outaouais ne passe pas la rampe ; le ton général, empreint de morosité, est dominé par les récriminations et l'agenda des groupes de pression et, surtout, le récit historique est sacrifié aux discussions et aux remises en questions théoriques à la mode. Au lieu de raconter l'histoire de l'Outaouais, on la commente, comme si le lecteur était déjà au courant de la « Guerre des Shiners », de l'épopée de Jos Montferrand, de la légende de Cadieux, etc. Les lourds tableaux statistiques, la densité des textes, le trop mince espace consacré à l'iconographie, le système de renvois retenu par l'IQRC, difficile à utiliser, et l'index, trop limité pour en faire un véritable ouvrage de référence, hypothèquent cette synthèse historique.

L'*Histoire de l'Outaouais* ne rencontre pas non plus toutes les exigences de l'écriture scientifique. Nous avons d'ailleurs relevé de nombreux exemples de terminologie boiteuse, d'anachronismes et d'erreurs de fait inacceptables. Pour fins d'illustration :

- pages 93 et 96 : les parcours des canots sont erronés ; il y a inversion de deux lieux géographiques.
- page 195 : il est anachronique de prétendre que dans « les années 1880, ces mines attirent l'attention internationale et ce, même si elles doivent faire face à la forte concurrence des mines de phosphate américaines ». Les phosphates sédimentaires américains ne sont découverts qu'à la toute fin de cette décennie, entraînant, dès 1890 la fermeture de toutes les usines sauf celle du High Rock. (Marc VALLIÈRES, *Des mines et des hommes*, Québec, MER, 1988, p. 109.)
- page 304 : la milice n'a rien à voir avec l'assassinat des deux ouvriers qui périrent dans l'affrontement du 8 octobre 1906 à Buckingham. Il s'agissait de policiers privés encadrés par la Thiel Detective Agency et assermentés comme constables spéciaux.
- page 488 : Aimé Guertin n'a jamais été maire.

Renouant avec les analyses du « Colloque sur l'identité régionale » de 1981, les auteurs en arrivent sensiblement aux mêmes conclusions. (Voir : Pierre Louis LAPOINTE (dir.), *L'Outaouais : Actes du colloque sur l'identité régionale...*, Hull, IHRO, 1981.) L'Outaouais, cette région « de frontières » est « complexe, équivoque » et « fragile » (p. 767) car elle est divisée sur elle-même. Reflet de cette incapacité de choisir son appartenance, l'*Histoire de l'Outaouais* risque fort de contribuer au maintien de cette ambivalence. Le projet rassembleur de l'Institut québécois de recherche sur la culture est un rendez-vous manqué avec l'histoire.

Pierre Louis LAPOINTE